

CHE

PAPUSA

OII!...

TANGO  
CALLEDRO

**24 heures dans la vie d'un rêveur**

**Chapitre 4 : la copera et le chanteur**

Par Rafael Towar

G. H. MATOS RODRIGUEZ

Comme tous les matins, Paul arriva une bonne demi-heure en retard à son travail. Il sortit nerveusement de l'ascenseur, en essayant de se faire aussi discret que possible en passant devant le bureau de son directeur, et rentra furtivement dans le sien, qu'il partageait avec un collègue ronchon en fin de carrière. Il eut à peine le temps de lui dire bonjour, de suspendre à la volée son anorak au porte-manteau, de s'asseoir à son bureau et d'allumer son ordinateur en prenant l'air affairé d'un cadre en pleine concentration, que la tête de son directeur, Jean Grassi, apparut dans l'encadrement de la porte. Se dirigeant rapidement vers lui, l'air à la fois courroucé et affairé, il lui dit :

- *Ah !!! Paul, cela fait bien vingt minutes que je vous attends. Où en est la note sur la stratégie de développement des réseaux de communication intelligents en milieu péri-urbain que vous m'aviez promise pour hier ? Vous savez bien pourtant que Duval doit la présenter en comité directeur lundi prochain et qu'il l'attend sur son bureau au plus tard jeudi soir.*

Claude Duval était le directeur-adjoint du marketing de la branche « clients particuliers » de la direction « réseaux » de la grande entreprise de télécommunications où travaillait Paul, Euronuméric. Et Jean Grassi, qui rêvait d'accéder à un poste de chef de département dans la même direction, était aux petits soins pour celui-ci, dont dépendait sa propre promotion. Il faisait donc suer sang et eau ses propres subordonnés pour bombarder son chef de notes et de rapports en général parfaitement inutiles, et essentiellement destinées à faire valoir auprès de lui ses qualités supposément éminentes. D'un naturel brouillon et hésitant, il leur faisait parfois réécrire ces textes des dizaines de fois, au gré des observations faites entre deux portes par d'autres grosses huiles de la direction, au demeurant fort nombreuses. Celles-ci prenaient rarement la peine de lire à fond cette littérature de bureau indigeste, et se contentaient dans leurs commentaires de faire écho aux modes managériales du moment, qui bien souvent n'avaient rien à voir avec le thème initial du rapport. Jean Grassi, après avoir recueilli comme une manne céleste ces commentaires plus ou moins hors sujet, se précipitait alors en hâte dans le bureau de l'un ou l'autre de ses collaborateurs pour les sommer d'introduire incessamment ce qu'il en avait compris – c'est-à-dire en général pas grand-chose – dans une nouvelle version du rapport. Celui-ci, né d'une idée en général oiseuse, mais simple et tenant initialement en quelques paragraphes, prenait alors progressivement de l'ampleur, pour se transformer en une sorte de monstrueuse usine à gaz de plusieurs dizaines voire centaines de pages, visant à apporter à l'organisation commerciale d'Euronuméric des améliorations radicales, et dont la seule et unique destinée serait d'être présentée un lundi matin en comité directeur par le directeur adjoint, pour ensuite sombrer dans un éternel oubli après que Jean Grassi ait reçu quelques compliments de sa hiérarchie pour la qualité du travail accompli. Ce qui le comblait de bonheur une fois par mois environ, le rendant agréable et souriant pour le reste de la journée – non sans qu'il ait fait cependant remarquer à ses collaborateurs excédés la présence de quelques coquilles inacceptables dans la 27<sup>ème</sup> et ultime version de leur texte.

Tous les autres jours du mois étaient cependant consacrés à la rédaction stressante d'un autre rapport, conduisant Jean Grassi à faire peser sur ses collaborateurs une pression teintée d'une agressivité d'autant plus forte que, ne sachant pas très bien ce qu'il voulait dire, il n'y parvenait évidemment pas, et faisait retomber sur leur pauvre tête la responsabilité de son échec programmé.

- *Je vous avais demandé d'introduire au troisième chapitre les remarques de Dufour sur les perspectives du Big Data en milieu rural. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?*
- *Mais on a déjà ajouté l'encadré de Guibert sur le même sujet au chapitre 2.*
- *Non, dans le chapitre 2, on parle du libre accès des municipalités aux données de réseau. Ce n'est pas la même chose. Il faut absolument réécrire le chapitre 3.*
- *Mais on a déjà réécrit 8 fois en 12 jours. Pourquoi ne pas attendre les remarques de Stéphane et de la direction « clients publics » avant de tout boucler ? ça éviterait de rajouter encore une version en urgence d'ici lundi.*
- *Non, non, il faut absolument que je montre à Duval la nouvelle version avec les observations de Dufour avant ce soir. Je compte sur vous !!*
- *Bon, je vous donnerai ça vers 16 heures.*
- *Non, 16 heures, c'est trop tard, il me la faut à 14 heures au plus tard.*
- *14 heures, c'est court, c'est un gros boulot, disons 15 heures.*
- *Bon, 15 heures dernier délai, mais sans faute, hein ? c'est très très important. Et d'ailleurs, je ne suis pas particulièrement à cheval sur les horaires, mais je vous fais quand même remarquer que si vous étiez arrivé à l'heure ce matin, on ne serait pas sous pression comme ça.*
- *Oui, oui, je m'y mets, dit Paul d'un ton gêné.*
- *Ah, oui, n'oubliez pas aussi de changer l'orientation des tableaux du chapitre 4 qui débordent un peu du cadre.*
- *Bon, d'accord, mais ça va encore rallonger les choses.*
- *Ecoutez, débrouillez-vous, c'est votre job, hein !! Quand je vous charge d'un dossier, il fait l'instruire à fond et sans délais !!*

Paul ne répondit rien à cette dernière pique. De toute manière, qu'il instruisse ou non les dossiers à fond, il en était toujours quitte pour un petit mot désagréable à la fin pendant que son patron recueillait les éloges de ses propres supérieurs. Alors, la meilleure stratégie était d'en faire le moins possible le plus vite possible et le plus tard possible. Son chef une fois sorti du bureau, il se replongea donc rageusement dans son ordinateur pour consulter ses messages sur Facebook.

Paul était en fait un virtuose de la rédaction de ce type de rapports. Il lui faudrait moins de trente minutes pour tout boucler, même en tenant compte de la nouvelle mise en page des tableaux. Il n'y mettait aucune mauvaise volonté, mais il savait par expérience que s'il terminait trop tôt son travail, il s'exposait avec une quasi-certitude à de nouvelles corrections, parfaitement inutiles, de dernière minute. Mieux valait donc attendre le dernier moment pour rendre la nouvelle version demandée par son patron, de manière à ce que celui-ci n'ait pas le temps de revenir vers lui afin de la communiquer à son supérieur. Il avait promis le texte pour 15 heures, il le livrerait donc à 15h30, ce qui supposait de commencer à travailler à 14h50. Il lui restait donc encore 5 heures pour se livrer à quelques tâches véritablement utiles.

Au bout d'une demi-heure il sortit prendre un café dans la salle de repos. En passant devant le bureau de son patron, il vit que Jean Grassi était en vive conversation avec sa secrétaire Sylvie. Cette jolie brunette aux longues nattes et aux beaux yeux verts pleins de rêve, sympathique et vive, était arrivée quelques mois auparavant dans la direction où elle enchaînait depuis lors les petits contrats en intérim. Depuis quelques années, la politique de l'entreprise en matière de ressources humaines se résumait en effet, d'une part à réduire au maximum la part des contrats à durée indéterminée, et d'autre part à dégraisser au maximum les effectifs, tout particulièrement ceux des services centraux. L'une des conséquences les plus notables – encore aggravée par la généralisation de l'ordinateur personnel avec leurs logiciels de traitement de texte – en était la disparition progressive, dans toutes les équipes, de la figure autrefois très répandue de la secrétaire sténodactylographe, dont les postes étaient peu à peu supprimés dans les organigrammes. Pour palier transitoirement à ce phénomène, et pour ménager la susceptibilité des cadres supérieurs de la vieille génération, qui ne se résignaient pas à la perte de statut que représentait la disparition de leur secrétaire et qui auraient été bien en peine de rédiger par eux-mêmes leur courrier et leurs notes, on embauchait donc des secrétaires intérimaires, dans une incessante succession de contrats de courte durée.

C'est ainsi que Sylvie, après plusieurs autres secrétaires de passage, se retrouvait depuis quelques mois secrétaire en titre de Jean Grassi, ce qui n'était pas une sinécure. Ce petit homme, au demeurant élégant et raffiné, faisait en effet un peu penser par son comportement aux personnages à double visage incarnés à l'écran par Louis de Funès : serviable jusqu'à l'obséquiosité vis-à-vis de ses supérieurs et plus généralement de tous ceux

qui auraient pu l'aider à sortir du placard de fin de carrière dans lequel il avait été relégué, il pouvait au contraire se comporter de manière arbitraire, cassante et même méprisante vis-à-vis de ses subordonnés. De plus, même s'il animait avec beaucoup de dynamisme et d'intelligence le réseau européens des conseillers commerciaux « fibre optique », organisant avec pour eux avec succès de très intéressantes réunions d'échange et d'information qui lui valait auprès d'eux une certaine popularité, il avait aussi tendance à lancer toutes sortes d'initiatives managériales baroques destinée selon lui à parfaire l'organisation du réseau, qui se traduisait pour ses collaborateurs par un harassant travail de rédaction de notes et de rapports. Des textes remis 20 fois sur l'ouvrage de manière à la fois frénétique et désordonnée avant d'être présentés à l'un des 20 comités directeurs qui donnaient vie au chaos bureaucratique de la direction, avant d'aller finir, après un délai de latence plus ou moins long, leurs jours au fond d'un placard. Dans le meilleur des cas, ces recommandations n'étaient suivies d'aucun effet, et la mise aux archives était alors immédiate. Dans le pire des cas, certaines recommandations étaient mises en application, et il en résultait alors pour toutes les équipes un surcroît transitoire de travail bureaucratique, sous forme de rédaction de notes et d'organisation de réunions liées à la nouvelle thématique, avant qu'au bout d'un an ou deux la poussière ne retombe sur ce dispositif, poussé dans l'oubli par une nouvelle innovation managériale parasitant à son tour le travail des équipes par son caractère de fausse bonne idée.

Le résultat c'est que la popularité de Jean Grassi auprès de ses pairs et de certains de ses supérieurs hiérarchiques n'avait d'égal que l'exaspération hostile qu'il suscitait auprès de sa propre équipe, et notamment de ses membres les plus chevronnés. Leur vindicte était d'autant plus vive qu'ils étaient eux-mêmes des cadres supérieurs placardisés, secrètement blessés d'avoir été rétrogradés du rang de responsables influents à celui de grouillots houspillés par un chef au comportement un peu ridicule et au pouvoir plus qu'incertain. Il régnait donc dans l'équipe de Jean Grassi un climat exécrable, où la hargne du petit chef ne faisait qu'alimenter le ressentiment et la mauvaise volonté de ses subordonnés, ceci provoquant en retour chez leur patron une attitude inquisitrice à la limite parfois du harcèlement.

Mais si les vieux cadres protégés par leur statut dans l'entreprise donnaient beaucoup de fil à retordre à Jean Grassi, il n'en était pas de même pour les jeunes secrétaires en contrat précaire, sur lesquels celui-ci pouvait déverser toute sa bile et ses frustrations sans avoir à craindre de réactions trop violentes de leur part. De plus, le machisme latent de cet homme d'un certain âge s'accommodait aisément d'une situation où il pouvait exercer sa domination et son arbitraire sur des femmes.

Bref, Jean Grassi avait une fâcheuse tendance à se comporter de manière très désagréable avec ses secrétaires intérimaires de passage. Et pour peu que celles-ci n'aient pas la force psychologique de lui résister, il pouvait même se transformer en un tyran odieux.

Et c'était justement ce qu'il était en train de faire avec la charmante et vulnérable Sylvie. Il avait en effet pris la mauvaise habitude de la houspiller en permanence, sous toutes sortes de prétextes en général mauvais. Avait-elle le malheur d'arriver 5 minutes en retard le matin ? Il la guettait depuis son bureau, tournant comme un lion en cage, pour ensuite se précipiter sur elle à son arrivée et la réprimander pour son retard. Rendait-elle une note dactylographiée née du pénible décryptage de son écriture raturée ? Il ne manquait jamais de lui reprocher, en termes acerbes et parfois insultants, ses inévitables erreurs de transcription :

- *Enfin, Sylvie, écrire « les réseaux numériques doivent être enveloppés dans les régions semi-rurales », ça n'a aucun sens. Il faut écrire « développés », pas « enveloppés ». Des fois, je me demande un peu ce que vous avez dans la tête...*
- *Mais vous aviez écrit « enveloppés ».*
- *Mais voyons, ma petite, je n'aurais jamais écrit une idiotie pareille. Il faut vraiment être sotté... Si vous avez un doute, venez me voir...*
- *Oui, mais vous m'aviez dit que la note était urgente, et vous étiez en réunion avec monsieur Duval...*
- *Oui, eh bien, vous auriez pu aller demander à Paul ou à François. Bon, allez faire les corrections, et n'oubliez pas de surligner en rouge tous les noms de communes, c'est très important. Et ramenez-moi le texte d'ici un quart d'heure, je dois absolument le montrer à Duval avant le déjeuner.*
- *Mais, monsieur, ça va prendre du temps de surligner tous les noms de communes en rouge. Il faut relire tout le texte pour ça.*
- *Mais, enfin ma petite, vous n'avez qu'à utiliser une fonction automatique, ça se fera tout seul.*

En fait, Jean Grassi ne comprenait rien à la bureautique et au traitement de texte. D'ailleurs, il ne comprenait rien non plus au développement des réseaux numériques en zone rurale, mais cela se voyait moins, parce qu'il répétait dans ses notes les idées à la mode chez ses supérieurs, qui auraient donc trouvé que ses écrits étaient de grande qualité s'ils avaient pris le temps de les lire. Mais ils étaient eux-mêmes trop absorbés pour cela par les réunions de toute sorte auxquels ils assistaient avec leurs propres supérieurs, dont dépendait leur nomination tant convoitée à un poste plus élevé.

Moyennant quoi, la pauvre Sylvie sortait souvent très déprimée et au bord des larmes de ses éprouvantes réunions avec son patron, dont dépendait le renouvellement de son contrat d'intérim pour le mois prochain, et dont elle devait donc supporter avec constance l'agressivité et les harcèlements continuels. Jean en avait usées plus d'une, de ces secrétaires de passage, subitement parties après un ultime reproche injustifié, un ultime mot déplacé, et une ultime crise de larmes. L'une partait sans prévenir, l'autre se mettait en congés maladie, la troisième voyait son contrat non renouvelé après s'être rebellée et avoir dit son fait à son tourmenteur.

Mais Sylvie était une victime patiente et résignée. Elle ne se mettait pas en congés maladie sur un coup de tête. Elle ne répondait jamais aux avanies de son patron. Elle s'appliquait à respecter à la lettre ses instructions souvent arbitraires. Elle ne démissionna pas sans préavis. Simplement, quand Paul passait dans son bureau pour lui amener un petit travail à faire, il la trouvait souvent défaite et démoralisée. Et comme c'était un gentil garçon, elle se confiait souvent à lui :

- *Il a encore été désagréable avec moi ce matin. Pourtant, je lui avais rendu la note dans les délais.*
- *Qu'est-ce qu'il ta dit, encore ??*
- *Ben, que j'étais bête, que je ne savais pas travailler.*
- *Mais c'était pourquoi ?*
- *J'avais laissé des fautes dans le texte. Mais forcément, à force de le réécrire tout le temps, on ne sait pas plus ce qu'on tape.*
- *Il est vraiment insupportable, ce type. Avec nous, il essaye faire pareil. Mais nous on peut se défendre, alors que toi ...*
- *François m'a dit qu'avec la précédente, c'était encore pire. Même qu'elle était partie en claquant la porte.*
- *Tu veux qu'on aille voir les délégués du personnel ensemble pour parler de ça ? Tu sais, le harcèlement, c'est puni maintenant.*
- *Oui, mais si je fais ça, j'ai peur qu'il ne renouvelle pas mon contrat dans un mois.*

*Elle était maintenant au bord des larmes.*

- *Ecoute, si tu as encore des problèmes avec lui, on est là, François et moi. On est de ton côté, on te défendra.*
- *Merci, c'est gentil, ça va aller,* dit Sylvie qui visiblement n'en menait pas large.

Le déjeuner, pris en commun avec son collègue François, fut presque entièrement consacré à médire de leur chef commun et à évoquer les moyens de limiter sa malfaisance. Puis François, prenant une demi-journée de congés, rentra chez lui l'après-midi, laissant Paul remonter seul dans leur bureau partagé. Il s'assit pesamment à son poste, l'estomac un peu alourdi par la cuisse de poulet à la crème, suivie d'un large assortiment de fromage et d'une tarte tatin, qui avaient constitué son repas. Avant de commencer son travail, il se remémora les événements de la matinée.

Quelle sale ordure, vraiment, ce patron !!! C'était vraiment dégoûtant de profiter ainsi de la faiblesse des gens pour les exploiter de cette manière !!! Pour qui il se prenait, ce vieux Giano !!! Sous prétexte qu'il donnait du travail aux filles pauvres du barrio, il se permettait de les exploiter de façon éhontée dans son atelier de couture !! Tout de même, payer 10 centavos le corsage et 15 centavos la chemise de percale, avec toutes les heures de travail que cela représentait, c'était vraiment se moquer de la tête des gens !!! Et encore heureux s'il ne réduisait pas le prix ou même refusait carrément le vêtement sous le prétexte d'une couture mal faite !!! Combien de fois Pablo avait-il ainsi vu revenir sa cousine Silvia en larmes au conventillo, rapportant moitié moins d'argent que sa paie hebdomadaire ordinaire, dûment amputée d'amendes infligées de manière complètement injuste par la chef d'atelier !! Et pas moyen de discuter, de contester : au moindre signe de résistance, et c'était la porte, et avec elle la perte du maigre salaire dont parfois dépendait la survie d'une famille entière !!!

Le cœur emplí de rage et de révolte, Pablo saisit sa guitare et descendit dans la cour du conventillo pour chanter quelques chansons. Jouer de la musique lui permettait d'oublier sa peine, et, comme il avait une jolie voix, les voisins et surtout les jeunes voisines ne manquaient jamais, au bout de quelques instants, de se regrouper autour de lui pour l'entendre égrener son répertoire d'airs italiens et de tangos argentins. C'était la grande consolation de sa vie, qui lui permettait d'oublier les frustrations de son existence d'ouvrier maçon promis à un avenir de pauvreté sans issue.

Car la population qui s'entassait dans ces bâtisses insalubres, bâties à la va-vite dans les faubourgs du sud de ville pour loger les vagues massives d'immigrants italiens qui débarquaient régulièrement, depuis une quarantaine d'années, dans le port de Buenos Aires, n'avait que peu d'espoir de sortir un jour de la misère. Chassées par la faim et des villages de Lombardie et des Pouilles, attirée en Argentine par l'espérance d'une vie meilleure, ces populations composées en majorité de jeunes hommes n'avaient en général trouvé là que d'autres motifs de déception : un travail rare et mal payé, une solitude affective due au faible



nombre de jeunes femmes... Et, pour ceux qui parvenaient tout de même à se marier, une vie misérable dans une chambre sordide, étouffante l'été et mal chauffée l'hiver au poêle à kérosène, où un réchaud branlant posé dans un coin tenant lieu de cuisine, où il fallait aller faire ses besoins dans les puantes latrines communes, où trois générations se côtoyaient dans une désolante promiscuité et où quatre malheureux robinets tenaient lieu dans la cour de salle de bains collective pour les 200 habitants des deux longues bâtisses de deux étages qui se faisaient face. Tout cela sans compter les incessants bruits nocturnes qui venaient troubler le mauvais sommeil des dormeurs dont les chambres n'étaient séparées que par de faibles cloisons, et le passage redouté du propriétaire qui venait une fois par semaine pour récolter l'argent des loyers, n'hésitant pas, avec si nécessaire l'aide de ses hommes de mains, à mettre à porte sans délais les familles insolubles.

Et pour le budget familial, c'était très simple : même en mettant bout à bout les salaires de manoeuvre du père, celui de maçon du fils aîné, le travail de lingère de la mère et l'argent que rapportait la fille de son atelier de confection où elle se crevait les yeux à coudre des ourlets 10 heures par jours, il restait à peine assez pour acheter, une fois payé le loyer et le kérosène pour l'éclairage, de quoi faire un pot-au-feu une fois par semaine et manger des pâtes le reste du temps. Et gare si par malheur, un des membres de la famille tombait malade : alors, c'était la banqueroute assurée, le loyer de la chambre qu'on n'arrivait plus à payer, les enfants trop mal habillés pour qu'on ose même les envoyer à l'école, le médecin prescrivant des médicaments trop chers pour qu'on puisse les acheter et sauver le père ... Il y avait bien les aumônes de la paroisse et des associations de bienfaisance, mais c'était trop peu, bien trop peu pour parvenir à surnager... Et le cycle maudit de la misère s'alimentait de lui-même...

Et puis, cette misère, elle ne se traduisait pas seulement par un mal-être du corps. Elle salissait aussi les âmes. Les mères de famille, usées par les privations et les déceptions de la vie, finissaient souvent par devenir méchantes et acariâtres, houspillant sans cesse leur pauvre mari. Les hommes, pour échapper aux criaileries des femmes et à l'ennui de leur chambre sordide, se réfugiaient au café où beaucoup d'eux entre eux sombraient peu à peu dans l'alcool. Les jeunes hommes étaient tentés de rejoindre la bande d'un taïta local pour aller commettre quelques mauvais coups chez les rupins, tandis que les filles rêvaient de rencontrer un riche bacan qui les entretiendrait dans une coquette bonbonnière du centre-ville. Bien entendu, tout cela se passait rarement comme prévu : les garçons finissaient en taule après une mauvaise bagarre au couteau tandis que les filles allaient se vendre au plus offrant dans les cafés de la Boca ou les cabarets de l'avenue Corrientes.

Mais la vie du conventillo avait aussi ses bons côtés, qui avaient nom solidarité, camaraderie, chaleur humaine. Comme ces bandes de gamins allant faire les quatre cents coups dans le terrain vague derrière l'atelier du ferronnier ; comme cette bonne assiette de choux au lard apportée par sa voisine au vieillard malade de la chambre d'à côté ; ou comme ces soirées à la belle étoile dans la cour du conventillo, autour d'une guitare, d'un bandonéon et d'un

chanteur, où s'esquissaient entre les jeunes de timides idylles sous la surveillance attentive de leurs parents.

Pablo aimait ces gens qui lui ressemblaient : les parents étaient arrivés d'Italie, s'installant dans les faubourgs pauvres de la ville, Boedo, San Juan ou Pompeya. Les enfants, qui étaient nés là, tentaient tant bien que mal de se faire une place dans ce pays qui continuait à les traiter comme des citoyens de seconde zone, des « coccoliche » encore mal débarrassés des stigmates de leurs origines immigrées. Il aimait, les nuits d'été, soulager leur amertume de sa guitare et de sa voix. Il aimait les entendre reprendre en chœur les refrains de ses chansons. Il aimait les voir esquisser quelques pas de danse sur sa musique, y compris de ce tango autrefois honni dans ces milieux populaires très attachés à la morale religieuse et qui, peu à peu, cessait d'y être proscrit. Mais il n'aimait pas voir ses amis exploités par des patrons avides, ses cousines perverties par des richards sans scrupules. Il était révolté de voir leurs vies avilies, parfois brisées, par cette société dure et égoïste. Comme son copain d'enfance Emilio « patte folle », qui ne dessoûlait plus depuis qu'une mauvaise chute l'avait privé de son travail d'ouvrier-couvreur ; ou comme sa voisine Maria, disparue un beau jour du conventillo pour aller jouer les coperas dans un cabaret du centre, et qui depuis tentait de racheter sa honte en couvrant ses parents de cadeaux.

Et voilà maintenant que cette déchéance, cette pourriture, risquaient de salir l'une des personnes qu'il aimait le plus au monde !! Silvia, oui, Silvia, sa petite cousine adorée, avec ses jolies nattes noires encadrant son visage mutin, son petit nez retroussé, ses yeux verts qui semblaient considérer le spectacle du monde comme une perpétuelle source d'amusement. Ils avaient couru ensemble dans les coursives du conventillo quand ils étaient enfants. Plus tard, ils avaient poussé quelques aventures avec leur bande de copains au-delà des terrains vagues et des marais, jusqu'au commencement de la Pampa. Et puis, devenus adolescents, ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre : Pablo aimait les yeux et le rire de Silvia, celle-ci aimait la musique et la voix de Pablo. Ils s'étaient pris pas la main, il lui avait écrit quelques chansons qu'elle écoutait religieusement, ils avaient dansé ensemble dans la cour. Un jour même, ils s'étaient embrassés, et Silvia s'était vaguement promise à Pablo dès qu'il aurait une situation convenable. Parce que n'était pas avec son maigre salaire d'apprenti-maçon qu'il arriverait à lui acheter les jolies robes et les parfums français dont elle rêvait.

En attendant, ils trimaient dur tous les deux pour un salaire étriqué et incertain, lui sur ses chantiers de construction, elle dans l'atelier du vieux Giano. Et, depuis quelques temps, Pablo avait remarqué que le neveu du patron, Juan, tournait de plus en plus autour de Silvia. Il était vraiment agaçant, ce petit fifi à la gomina, quand il venait à l'atelier pour régler quelques affaires commerciales avec son oncle. D'abord, il commençait par arriver comme un fanfaron avec sa petite traction-avant Panhard-Levassor, une rareté pour l'époque !!! C'était presque tout le conventillo qui se pressait pour le voir passer sur le chemin de terre, lorsque le bruit du moteur annonçait de loin sa venue. Les femmes lui faisaient des signes de la main, les

gamins suivaient sa voiture en criant de joie. Puis, il s'arrêtait dans un nuage de poussière, et sortait du véhicule pour saluer son oncle qui l'attendait à la porte de l'atelier. C'était presque une caricature de compadrito, ce Juan, avec ses petites bottines à talons et à bouts pointus, ses pantalons aux pattes évasées, son gilet noir recouvrant une chemise de soie, sa longue écharpe nouée autour du cou, sa chevalière en or, sa petite moustache délicatement taillée, ses cheveux gominés, son chapeau mou à larges bords. Et le pire, c'est que tout le monde se laissait avoir par ce pitre : les enfants qu'il emmenait faire un tour dans son automobile, les ouvrières auxquelles il offrait des échantillons de parfum apportés du centre-ville, les hommes auxquels il payait des tournées dans les cafés et les almacén du coin... et jusqu'aux vieux et aux malades, auxquels il faisait apporter de temps à autres de petits cadeaux.

Ce n'était pas par une générosité désintéressée qu'il cultivait ainsi sa popularité dans le conventillo la Paloma. Ses grands-parents étaient arrivés là, quarante ans plus tôt de leur village du Piémont, aussi misérables que leurs congénères. Mais, plus habiles, plus entreprenants, plus durs à la tâche que les autres, ils avaient réussi, eux, à acquérir du bien. Comme le grand-père Lorenzo, qui avait ferré les chevaux de tous les gauchos venus de la pampa pour amener le bétail aux abattoirs tous proches, avant d'ouvrir un almacén où les pauvres gens du barrio venaient dépenser leur maigre salaire pour acheter de quoi survivre pour la semaine, quémandant à l'occasion un crédit lorsque l'argent venait à manquer. Comme son fils aîné Enrique, le moins honnête de la fratrie, qui avait fait fortune dans de louches affaires de viande en gros avariées à destination de l'Europe en guerre ; ou comme le cadet, Giano, qui avait ouvert à deux pas du conventillo un gros atelier de confection qui fournissait en corsets et en chemises la moitié des merceries de Palermo tout en donnant du travail – un travail mal payé, mais qui les aidait à nourrir leur famille – aux femmes de La Paloma... Bref, la famille Grassi était devenue, à force de travail et de dureté en affaire, celle « qui avait réussi », au point qu'Enrique était même allé habiter avec femmes et enfants dans le quartier chic de la Recoleta.

Le vieux Giano, par contre, était resté parmi les siens, pour veiller, après la mort de son père Lorenzo, sur les derniers jours de sa mère Virginia, qui pour rien au monde n'aurait quitté le conventillo de sa jeunesse, où elle avait trimé dur avec son mari pour faire de leurs enfants ce qu'ils étaient devenus. Et qui exerçait maintenant sur le conventillo une sorte de pouvoir moral occulte, la porte toujours ouverte aux femmes miséreuses qui venaient la supplier, qui de leur donner quelques pesos, qui d'obtenir un délai à une expulsion, qui de trouver un travail dans l'une des florissantes entreprises de ses fils. Requêtes qu'elle parvenait toujours à satisfaire grâce à l'autorité maternelle incontestée qu'elle continuait d'exercer sur ses rejetons, contribuant ainsi de manière décisive à asseoir le respect général voué par les habitants du conventillo à la famille Grassi.

Et Juan, justement, voulait mettre à profit cette popularité pour faire avancer ses affaires. Membre du parti conservateur d'Ángel Rojas, bras droit d'un député du Once très en vue, il

avait besoin d'hommes de main pour l'appuyer lors des campagnes électorales, où il fallait parfois affronter de manière très virile dans d'épiques bagarres de rue les partisans du parti radical d'Yrigoyen, ces sales révolutionnaires qui voulaient instaurer le salaire minimal et l'interdiction du travail de nuit pour les enfants. Et les hommes de la Paloma, dévoués à la famille Grassi, constituaient pour cela des recrues de choix auxquels il suffisait de distribuer quelques pesos, après une tournée bien arrosée dans un café du coin, pour asseoir fermement les convictions conservatrices.

Mais les hommes aux larges épaules et aux mains calleuses n'étaient pas la seule population qui attirait Juan vers la Paloma. Il y avait aussi leurs sœurs et leurs filles à la poitrine généreuse et aux beaux cheveux noirs. Pour celles-ci, Juan envisageait des rôles un peu différents : il pouvait mettre les plus jolies d'entre elles dans son lit en échange d'un joli collier de nacre, puis les présenter à l'un de ses amis quand il en serait lassé, enfin leur trouver un travail d'entraîneuse dans un des nombreux cabarets de tango qui étaient en train de s'ouvrir au coin de l'avenue Corrientes et de la rue Esmeralda. Comme Maria. Comme Francesca, dont on chuchotait dans le conventillo qu'elle était devenue une véritable reine du cabaret Armenonville, couverte de bijoux et de fourrures précieuses par les riches protecteurs auxquels elle distribuait ses faveurs.

Bref, les habitants du conventillo La Paloma constituaient à la fois pour la famille Grassi la source de leur richesse, le socle de leur pouvoir et le vivier où les mâles venaient puiser à l'occasion leur plaisir. Une situation dont finalement, la plupart des gens s'accommodaient, chacun y trouvant un petit avantage, et qui ne suscitait de mauvaise humeur que de la part de quelques grincheux : des vieilles femmes très pieuses qui s'offusquaient de voir les jeunes filles poussées au péché, des petits commerçants exposés à la concurrence triomphante des cafés et des almacén contrôlés par la famille Grassi, et aussi quelques jeunes ouvriers aux idées révolutionnaires, que révoltait l'oppression de fait exercée par celle-ci sur le reste de la population.

Parmi ceux-ci, se trouvait Pablo, dont l'hostilité politique aux Grassi se doublait maintenant d'une rivalité amoureuse. Il était en effet depuis longtemps un fervent sympathisant du parti radical, rival direct du parti conservateur, dont les Grassi étaient d'importants notables. Et voilà maintenant que ce sale Juan, avec sa traction avant et sa moustache sculptée à la cire, commençait à tourner autour de Silvia. Quel pingouin, ce type, avec ses airs prétentieux de politicien mondain !!! Ses copains du syndicat des dockers lui avaient dit un jour qu'il n'était même pas pris au sérieux dans son propre parti de corrompus : trop attaché à sa vie de débauches nocturnes pour mener le jour une existence régulière, il n'était même pas capable de se rendre ponctuellement aux réunions des huiles de son parti, qu'il loupait une fois sur deux. Aussi ses compères se contentaient-ils de lui confier quelques tâches très secondaires, comme de recruter des hommes de main à l'occasion des campagnes électorales. Et puis, sous ses airs un peu bravache, c'était un fieffé poltron, pas même capable de régler par lui-même

une affaire d'honneur, comme le jour où il avait fait tabasser par quelques brutes un ouvrier qui avait osé le défier lors d'une réunion électorale, au lieu de régler lui-même la question à coups de poings ou de couteau, comme c'était la coutume dans le barrio en de pareils cas.

Même dans les affaires, il ne valait pas son père ni son oncle : ceux-là, au moins, avaient amassé leur fortune par eux-mêmes, à force de travail et de persévérance ; mais lui se contentait de profiter de l'argent de son père, en attendant peut-être un jour de le dilapider complètement : il perdrait régulièrement d'importants sommes au jeu, et la seule entreprise commerciale qu'il avait tenté de monter, une société d'importation de produits de mode parisiens, aurait depuis longtemps fait faillite, disait-on, si elle n'était pas régulièrement renflouée par son père Enrique. Bref, c'était un chien fou, un fils prodigue juste bon à impressionner et suborner de petites et ouvrières grâce à l'argent de papa. Et voilà maintenant qu'après en avoir déjà envoyés 4 ou 5 au centre-ville pour y faire on ne savait quoi, il commençait à emmener de temps à autres Silvia se balader dans son automobile. Et même qu'il lui avait offert l'autre jour une petite croix d'or avec sa chaîne dorée !!! Un bijou qui représentait l'équivalent d'un mois de salaire de Pablo, et que Silvia portait maintenant fièrement à son cou, suscitant l'admiration jalouse de toutes les filles du quartier !!!!

- *T'as vu, la Silvia, elle s'est fait offrir une chaîne en or par le neveu du patron !*
- *Non, c'est pas du vrai or, c'est juste du plaqué, y'a que la croix qu'est du vrai or !*
- *Tu crois qu'elle lui a donné le gros cadeau pour ça ?*
- *Elle en serait bien capable, j'ai toujours dit que sous ses airs de godiche, c'était une vraie trainée dans l'âme !!*
- *Ouais, je les ai encore vus se promener au bord du marais, il y a deux jours, à côté de la voiture. Ils se tenaient par la main.*
- *Non, elle m'a dit qu'elle avait rien fait de mal encore, elle s'est juste laissée embrasser.*
- *Ben y'a qu'à attendre, quand elle ramènera un diamant, c'est qu'elle aura enlevé sa culotte pour de bon.*

Les parents de Silvia avaient été mis au courant de ces ragots. Son père, un vieil ouvrier ferblantier atteint d'abestose, était trop occupé à cracher ses poumons dans son fauteuil, toujours au bord de l'unique fenêtre à la recherche d'une bouffée d'air frais, pour intervenir en quoi que ce soit. Et, étant désormais totalement à charge des femmes de la famille, il avait de ce fait perdu auprès d'elles toute autorité. La mère de Silvia tenta par

contre de raisonner sa fille sur sa méconduite. Mais elle se rendit compte alors que celle-ci n'avait plus rien de la gamine innocente et naïve d'autrefois.

- *Tu sais, ce Juan qui t'a offert le collier, si tu ne fais pas attention avec lui, il te fera faire de grosses bêtises.*
- *Quelles grosses bêtises ? On se promène simplement de temps en temps le long du canal.*
- *Oui, mais tu sais bien ce qui est arrivé à Francesca ?*
- *Bien qu'est-ce qui lui est arrivé de mal, à Francesca ?*
- *Et quoi donc ?*
- *C'est devenue une femme de mauvaise vie. Elle se fait entretenir par des vieux riches et elle passe ses nuits à danser et à boire du Champagne.*
- *Ben où est le problème si ça lui chante ? ça vaut mieux que s'user les yeux à coudre des chemises 10 heures par jour pour un salaire de misère, non ??*
- *Mais, ça c'est un travail honnête, pas quelque chose qui ne plait pas au Bon Dieu !!*
- *Non, mais tu me fais rire, avec ton Bon Dieu !!! C'est lui qui va acheter les médicaments à papa, peut-être, le Bon dieu !!! Mais regarde dans quelle misère on vit !! A six, serrés dans une seule pièce comme des sardines dans leur boîte, avec un malade qui tousse toute la nuit en plus !! Mais, moi, j'en veux pas de cette vie !! Je veux des jolies robes, un grand appartement avec des fleurs, de parfums de Paris !! je veux aller me promener au parc en calèche, faire des voyages en paquebot !! Pas gâcher ma vie dans ce barrio pourri avec un ouvrier maçon à 5 pesos la semaine !!!*
- *Ne dis pas du mal de Pablo !! tu sais qu'il t'aime beaucoup !!*
- *Mais moi aussi je l'aime beaucoup !! Mais il a pas un sou vaillant, Pablo !! Fauché comme les blés, qu'il est, le gentil Pablo !! Moi je suis mignonne, j'ai de jolis yeux, de jolies jambes. C'est un capital ça, non ? J'ai envie de le faire valoir, moi, plutôt que de l'user à la couture ou à la lessive !! Regarde-toi, maman, t'as été honnête toute ta vie, et maintenant t'a même pas de quoi soigner papa.*

A ces mots, Elisa détourna la tête et se mit à sangloter à gros bouillons.

- *Tu es méchante de me dire des choses pareilles. Moi, je veux pas que ma fille devienne une putain comme Francesca.*

Sylva, elle-même très émue, pris alors sa mère dans ses bras.

- *Mais je suis pas méchante, maman, je t'aime énormément, tu sais comme j'aime papa et tous mes frères et sœurs, Rocco, Emilio, Clara. Mais tu sais bien comment est la vie. Pour nous les femmes, dans ce conventillo de malheur, il n'y a pas trop le choix : c'est l'atelier, la blanchisserie, bonniche à Palermo. Rien que des vies de misère... Alors, à tout prendre, pourquoi pas jeter les principes aux orties et me trouver deux ou trois riches pour m'entretenir ? Et puis, comme ça je pourrai vous aider tous : papa aura ses pilules, toi tu arrêteras de te tuer au lavoir, Rocca et Emilio auront un manteau neuf pour aller à l'école...*
- *Jamais, tu m'entends, jamais je n'accepterai cet argent !!!*
- *Ben tu auras bien tort, parce que c'est peut-être la seule chance qu'on a de s'en sortir !!!*
- *Ma fille, j'espère qu'un jour que n'aurai pas à avoir honte de toi !!*
- *Mais c'est pas une honte, de faire passer des soirées agréable à des gens dans des cabarets !!!*
- *Tu sais très bien ce que je veux dire !!!*

Tout cela n'empêchait pas Silvia de continuer à fréquenter Juan de plus en plus assidûment. Elle était sensible à son élégance, à ses petits cadeaux, à ses compliments bien tournés, à l'agrément des balades en traction-avant dans la campagne... Et elle croyait même tomber peu à peu amoureuse de lui, alors qu'en fait elle était simplement fascinée par le rêve d'opulence et de facilité, bien éloigné du déprimant quotidien du conventillo, qu'il lui faisait ainsi miroiter.

Lui, de son côté, avait pour première boussole son désir immédiat, à savoir faire entrer la fille dans son lit. Mais il pensait aussi qu'elle pourrait faire, après usage, une excellente « copera » dans un futur cabaret dans lequel il avait pris de grosses parts. L'ouverture en était maintenant proche, et il fallait d'urgence trouver une douzaine de jolies filles présentant bien, sachant danser le tango et capables de tenir une conversation, pour inciter les riches clients à consommer pendant la soirée. Il avait d'ailleurs la conscience tout à fait tranquille en agissant ainsi, pensant, avec un sens des réalités qui rejoignait celui de Silvia, qu'il lui rendrait en fait un bon service en l'aidant à s'échapper de la misère de conventillo pour entreprendre une honnête et lucrative carrière de femme galante au centre-ville.

Finalement, l'affaire se conclut entre eux près une soirée bien arrosée au champagne à l'Armenonville, l'un des plus beaux cabarets de la ville, situé dans le parc Palermo. Elle avait été éblouie par la beauté extérieure du bâtiment aux allures de petit pavillon de chasse, par la clinquante décoration art déco de l'intérieur, par le luxe de la grande salle avec ses murs couverts de bas-reliefs en plâtres, de grands miroirs, et de verrières ouvrant largement sur le parc arboré. Elle avait dû tordre la tête pour contempler son haut plafond décoré de fresques, où étaient accrochés de grands lustres de cristal. Elle était si vaste, cette salle, qu'elle pouvait accueillir pas moins d'une cinquantaine de tables superbement ornées, devant la grande scène où se succédaient saynètes, petits spectacles de danse, tours de chant, numéros de prestidigitations, d'acrobatie et de lutte gréco-romaine. Il y avait aussi une belle piste de danse, où Silvia avait adoré danser le tango aux bras de Juan, lui vêtu d'un superbe tuxedo, elle étrennant la nouvelle robe à la dernière mode parisienne qu'il venait de lui offrir. Bien sûr, il l'avait aussi un peu enivrée au Champagne pour parvenir à ses fins, mais Silvia conservait néanmoins l'esprit parfaitement clair lorsqu'elle accepta de le suivre pour un dernier verre dans sa garçonnière plutôt que d'être raccompagnée jusqu'à la chambre familiale de la Paloma.

En agissant ainsi, elle avait conscience de brûler ses vaisseaux : elle serait immédiatement considérée comme une fille perdue par la majorité des habitants, aux opinions teintées d'un moralisme étroit ; elle perdrait ainsi le seul refuge protecteur qu'elle connaissait, et se retrouverait seule, livrée à elle-même en cas de revers de fortune. Mais d'un autre côté, elle pouvait espérer rencontrer un ou plusieurs hommes riches qui la prendraient en affection, la protégeraient, et l'aideraient, en échange de quelques faveurs, à accéder à l'aisance financière que toute une vie de couturière honnête ne lui permettrait jamais d'atteindre.

C'est donc en toute connaissance de cause que Silvia accepta de monter dans la garçonnière de Juan, de boire un dernier verre, de danser un dernier tango au son du gramophone, de se laisser embrasser, puis de se déshabiller pour rejoindre son amant dans le grand lit parfumé qui les attendait. Et après l'accomplissement complet de ce rite amoureux, ce fut une véritable discussion d'affaires qui s'engagea entre eux :

- *Ça va ? je ne t'ai pas fait trop mal ?*
- *Non, il fallait bien que ça passe. Tu m'aimes ?*
- *Bien sûr que je t'aime. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?*
- *J'ai pas envie de retourner là-bas. Je peux pas rester ici, dans le quartier ?*
- *Chez moi, c'est pas possible. Mais tu pourrais louer quelque chose...*



- *Mais j'ai pas d'argent.*
- *Si tu viens travailler dans mon cabaret, t'en auras, de l'argent.*
- *Qu'est-ce qu'il faut faire ?*
- *Ben, accueillir les clients, danser avec eux, leurs parler, te faire inviter à leur table, leur faire boire du Champagne...*
- *Et c'est payé comment ?*
- *Ben, t'as un pourcentage sur les bouteilles. Ça peut aller jusqu'à cinq pesos pour une bouteille chère.*
- *C'est pas beaucoup quand même.*
- *Oui, mais tas aussi les pourboires si le client t'a appréciée, et puis les extras...*
- *C'est quoi les extras ?*
- *Ben, si tu pars avec le client... et puis s'il tombe amoureux et que vous faites affaire, alors là s'il est riche, ça peut être le pactole...*
- *Oui, mais faut coucher pour ça ?*
- *Ecoute, t'es gourde ou quoi ? Faut bien leur donner quelque chose en échange...*
- *Je sais pas si j'ai envie de faire ça...*
- *Ben essaye, tu verras bien si ça te plaît. Tiens, pour te mettre le pied à l'étrier, je veux bien te payer trois mois de loyer d'avance.*
- *Merci, c'est gentil, je veux bien. Mais quand est-ce que j'aurai la chambre ?*
- *Je vais m'en occuper ce matin. Tu pourras emménager ce soir...*
- *Comme ça, sans mes affaires ?*
- *Arrêtes, tu vas pas amener tes hardes de la Paloma. Je vais te payer une ou deux robes pour commencer, et puis après tu me rembourseras.*

- *Mais où je vais travailler ? Il est pas encore ouvert, ton cabaret...*
- *Ben ici, à l'Armenonville. Je connais le patron, c'est un ami, il a aussi des parts dans mon cabaret. Il va nous aider.*
- *Merci, c'est gentil. Comment je peux te remercier ?*
- *Ben, tu sais bien comment. Et puis, de toute façon, tu me remercieras aussi en me faisant gagner de l'argent avec les rupins.*
- *Bon allez, c'est dit. Tope-la.*

Et c'est ainsi qu'en toute connaissance de cause, Silvia commença sa carrière de copera et de cocotte. Elle s'installa d'abord dans un coquet petit appartement, au premier étage d'une maison discrète aux allures de villa, lovée dans une rue arborée de Chico Palermo. Après un rapide tour d'essai à l'Armenonville, qui lui permit de perfectionner son tango tout en commençant à se constituer un fond de clientèle, elle commença à travailler dans le nouveau cabaret de Juan, le Sultan, situé au bas de l'avenue Corrientes, à la limite du quartier de Recoleta. C'était une grande salle en sous-sol, aux décorations d'inspiration mauresque, et entourée d'un vaste balcon en mezzanine sur lequel s'ouvraient de petits salons particuliers avec une table pour le diner, un beau lustre en faux cristal, de grands miroirs aux cadres de bois sculpté et un confortable divan de soie, couvert de coussins multicolores. Le travail consistait à attirer l'attention d'un client, à danser avec lui, puis à se faire inviter pour le diner-spectacle à une table du rez-de-chaussée, ou pour les plus fortunés, dans un salon particulier de la mezzanine. Il était très mal vu par la direction de quitter en sa compagnie le cabaret avant minuit, heure à partir de laquelle le prix des bouteilles de champagne augmentait sensiblement. Par contre, une fois cette formalité accomplie, la copera était libre, si rien ne s'était déjà passé derrière les lourdes tentures refermées du salon particulier, de partir finir la nuit avec son riche « bacan ».

Dans les premiers temps, Silvia dut se plier à la cérémonie un peu humiliante du choix. Assises sur les divans d'un boudoir aux reflets roses, situé un peu avant l'entrée de la grande salle, les femmes attendaient là qu'un client passe la tête afin de choisir la fille qui lui tiendrait compagnie ce soir-là. Mais elle n'eut pas subir trop longtemps ce rituel qui la ravalait quelque peu au rang de fille de joie de bas étage. Son minois frais et souriant, sa conversation vive, sa gentillesse naturelle et ses talents de danseuse et d'amante lui assurèrent rapidement une clientèle fidèle d'une dizaine de riches viveurs qui remplissait parfois des semaines à l'avance son carnet de rendez-vous. Elle allait donc maintenant s'installer directement, en arrivant le soir au cabaret, à la table ou dans le salon particulier réservé pour la soirée par son client. Sur le coup de 10 ou 11 heures du soir, celui-ci arrivait en la saluant amicalement. Commençaient

alors une longue cérémonie de séduction qui se concluait généralement, après une soirée de coûteux et compliqués préliminaires, sur le divan de soie du salon particulier ou dans la garçonnière aménagée à cet usage par le riche viveur.

Il y avait de tout dans la clientèle de Silvia : des fils de famille prodigues que l'argent de papa rendaient très imbus d'eux-mêmes : des romantiques qui tombaient amoureux d'elle et lui écrivaient des poèmes enflammés ; de vieux obsédés qui payaient très cher pour se livrer à des pratiques dégoûtantes ; des maris malheureux en ménage qui avaient surtout envie de se confier à une oreille amie ; des messieurs tristes qui répétaient toujours très exactement, lors de leur régulière visite mensuelle, les mêmes rites et les mêmes gestes, sans jamais rien changer à leurs assommantes habitudes ; des originaux pleins de fantaisie qui la faisaient rire aux larmes et dont elle espérait les visites avec impatience ; des vieux et des jeunes, des beaux et des laids, des marrants et des rabat-joie, des hommes qu'il fallait écouter pendant des heures et d'autres auxquels elle aimait se confier. Ses talents de courtisane lui valurent même d'être l'objet, de la part de quelques clients riches, d'une proposition qui d'habitude suscitait une enthousiaste acceptation de la part de ses collègues : devenir la maîtresse attirée d'un homme très fortuné, qui lui garantirait, en échange de la quasi-exclusivité de ses faveurs, une existence oisive dans l'agréable bonbonnière d'amour mise par lui à sa disposition, avec meubles de prix, bonne à tout faire et vue sur le parc de Palermo. Mais l'esprit d'indépendance de Silvia, le plaisir aussi qu'elle éprouvait d'entretenir des relations si diverses avec tant d'hommes différents, et dont beaucoup étaient loin d'être repoussants, lui fit préférer le statut de simple copera à celui de femme entretenue.

Celui-ci, n'était d'ailleurs dans son cas pas si éloigné de celle d'une « Papusa », autrement dit d'une reine de cabaret. Il fallait la voir arriver le soir, attirant comme un aimant le regard de tous les hommes avec son fin visage artistiquement maquillé, entouré de la superbe crinière noire qui avait pris la place de ses nattes de jeune fille rangée ; il fallait la voir dénouer d'un geste princier sa cape d'hermine pour laisser apparaître un magnifique robe de soie moulante gris perle à la dernière mode de Paris ; il fallait la voir recevoir les hommages empressés des bacans des tables voisines, souvent accompagnés d'une discrète demande de rendez-vous ; il fallait la voir interpréter un tango avec le meilleur danseur du cabaret, devant un cercle d'yeux admiratifs ou envieux ; il fallait voir briller à son cou un nouveau et superbe collier de diamants, évident hommage d'un homme richissime à ses talent de courtisane... Bref, Silvia fut, au moins au début, heureuse dans sa nouvelle vie, d'autant que son compte en banque, soigneusement géré selon les sains principes de prudence paysanne dont elle avait hérité de ses parents, et dont sa vie dissolue ne l'avait pas détournée, s'arrondissait un peu plus de mois en mois.

Son succès, d'ailleurs, ne lui avait non plus gâté le cœur. Si elle avait choisi, en pleine conscience, de devenir une femme de mauvaise vie, ce n'était pas seulement, en effet, par vénalité. Son projet, en fait, était à la fois plus simple et plus généreux : elle voulait d'abord

sauver sa peau. Mais elle souhaitait également - et c'était tout aussi important pour elle - tirer sa famille de la misère. Elle consacra donc une partie non négligeable de ses revenus à trouver un logement décent pour ses parents, à permettre à son père de mourir sans trop de souffrance, et à payer des vêtements chauds et de bonnes études à ses frères.

Mais ce projet généreux se heurta tout d'abord à un obstacle bien prévisible : le refus initial de sa mère, catholique pratiquante et très attachée aux valeurs morales traditionnelles, d'accepter une quelconque aide de sa fille dépravée. Le départ brutal de Silvia avait d'ailleurs fait beaucoup jaser dans la conventillo, et il avait fallu inventer une histoire peu crédible d'emploi de bonne à tout faire dans une riche famille du centre pour calmer un peu des rumeurs qui ne demandaient d'ailleurs qu'à se ranimer à tout moment. Mais la famille de Silvia étant aimée et respectée dans le quartier, et une chape de silence plus ou moins bienveillante avait cependant rapidement succédé au scandale initial, d'autant que Silvia n'était tout de même pas la première fille du quartier à prendre ainsi la poudre d'escampette pour échapper à la misère avec les moyens que la nature lui avait donné.

Deux mois après la fuite de celle-ci, l'affaire connut cependant un notable rebondissement. Silvia avait en effet écrit plusieurs lettres à sa mère, pour tenter de se justifier, demander des nouvelles de son père et envoyer un peu d'argent à sa famille. Elle n'avait jamais reçu aucune réponse, et ce silence la rongeaient d'autant plus qu'elle était dévorée d'inquiétude pour son père. Une fin d'après-midi, n'y tenant plus, elle revêtit la jupe et la chemise les plus modestes de sa garde-robe et prit un tranvia en direction de Pompeya, faubourg à l'extrémité sud duquel se trouvait, en bordure des lagunes, le conventillo La Paloma. Une fois descendue au terminus, elle dut relever sa jupe pour éviter de la souiller sur le chemin boueux qui conduisait aux bâtisses. Puis, un peu encombrée par le cabas où elle avait rangé les cadeaux, elle monta les marches qui conduisaient à coursive du premier étage, où se trouvait la chambre de sa famille.

Même si elle avait tenté d'être la plus discrète possible, son arrivée n'était pas demeurée inaperçue. Même la plus modeste de ses robes en faisait ici une femme distinguée, dont la silhouette élégante tranchait vivement avec les tabliers tâchés des ménagères et les chemises de percale usées des ouvrières revenant épuisées de l'atelier. Mais les réactions de ses voisins ne furent pas aussi hostiles qu'elle l'avait craint. Certes, deux gamins la poursuivirent un moment en criant « *Silvia la putain ! Silvia la putain !* ». Mais ils furent rapidement réduits au silence et ramenés manu militari dans la chambre familiale par leur mère courroucée. Certes, une ancienne voisine rencontrée dans la coursive détourna la tête d'un air méprisant sans répondre à son salut. Mais beaucoup d'autres rencontres furent plus heureuses. Une ancienne camarade d'atelier s'extasia sur la robe, pourtant fort simple, de Silvia, et lui posa ensuite quelques questions témoignant d'un intérêt très marqué pour les moyens qui lui avaient permis de se la procurer. Plusieurs hommes la saluèrent amicalement, comme s'ils exprimaient une sorte d'approbation tacite vis-à-vis de sa conduite. Une voisine de sa mère la prit carrément dans ses bras, les larmes aux yeux, en lui disant : « *Silvia, comme je suis*

*contente que tu sois là !!! Tu nous as beaucoup manqué tu sais !!!* ». Bref, en frappant à la porte de ses parents, elle avait l'impression très nette que sa conduite ne l'avait pas totalement mise au ban de son ancien quartier, et qu'elle bénéficiait de la part de beaucoup de ses voisins d'une certaine indulgence.

- *Bonjour, maman !!*

Sa mère la regarda d'abord sans rien dire, le visage gris, vieilli, ridé, figé. Puis elle lui dit sèchement :

- *Rentre, va embrasser ton père, il n'était pas bien aujourd'hui.*

Silvia déposa un gros baiser sur le front de son père, qui somnolait, affalé, près de la fenêtre.

- *Ah ! C'est toi ma petite fille, où étais-tu passée depuis tout ce temps ?*

Son père était visiblement très diminué, perdu, confus. Silvia éclata en sanglots.

- *Mais tu vois, je suis là, papa !! J'avais tellement envie de te voir !!!*

Sa mère pleurait aussi. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

- *Il ne va pas bien du tout. Le docteur m'a dit qu'il n'en n'avait plus que pour quelques semaines.*

- *Mais pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? Tu n'as pas reçu mes lettres ? Et l'argent pour les médicaments ?*

La mère passa alors, de manière incohérente, de la tendresse à la colère et inversement. Elle alla chercher une pile de lettres dans le buffet, et revint vers sa fille :

- *L'argent d'une putain ? Jamais je n'accepterai ça, tu m'entends ? Alors, reprend ton sale argent et vas-t'en !!! Ici, c'est une famille honnête, tu nous as déshonorés !!*

Sans transition, elle se jeta alors dans les bras de Silvia :

- *Oh, ma fille, ma fille !!! Quel malheur d'être aussi misérables !! J'aurais tant voulu que tu fasses un mariage honnête, que tu me fabrique de jolis petits-enfants !! Pourquoi tu n'es pas restée ici, bien tranquillement, avec Pablo !!!*

Silvia se rebiffa :

- *Je ne suis pas restée ici parce que je n'avais pas envie de vivre dans la misère toute ma vie !!! Et aussi, figure-toi pour vous aider, vous aussi !! Mais si tu les prends comme ça, alors je vais m'en aller et je ne reviendrai jamais, tu entends, jamais !! Jamais tu ne reverras ta sale putain de fille, puisque c'est ce que tu veux !!!*
- *Oh, Silvia, Silvia, ne me parle pas comme ça !! Si ton père comprenait, ça le tuerai !!! Je ne lui ai rien dit, tu sais !!*
- *Mais prends au moins l'argent pour le soigner !!!*
- *C'est trop tard, ma fille !! C'est trop tard !!!*

Elles restèrent, un long moment, immobiles dans les bras l'une de l'autre, en pleurant silencieusement, jusqu'à ce que la porte s'ouvre pour laisser le passage aux deux frères de Silvia. Ils se précipitèrent vers elles, fous de joie de retrouver leur soeur aînée. Ils reçurent avec de grandes démonstrations de gratitude les cadeaux apportés par Silvia – un pantalon neuf et deux chemises solides pour Emilio et Rocco, une jupe en laine et des bottines pour Clara – sans que leur mère s'oppose à la distribution des présents. C'est que les enfants avaient tant besoin de vêtements neufs !!

- *Enfilez donc les habits, qu'on voie s'ils vous vont bien.*
- *Bon, comme ça au moins, ils n'auront plus l'air de va-nu-pieds !!*

Silvia et sa mère rayonnaient de plaisir en voyant les deux garçons presque vêtus comme des petits messieurs.

- *Il faudra raccourcir les ourlets des pantalons.*
- *Je m'en charge, dit la mère.*

Ce simple mot projeta une onde de bonheur dans le cœur de Silvia. Il signifiait en effet l'acceptation tacite de son aide, et, à travers elle, la possibilité de sortir sa famille de la misère, donnant ainsi un sens et une justification morale et à son propre sacrifice. Elle dit à sa mère :

- *La semaine prochaine, je reviendrai avec d'autres vêtements. En attendant, prends l'argent que je t'ai envoyé et vas acheter les médicaments à papa.*

La mère ne répondit rien, perdue dans ses pensées. Lorsque sa fille fut partie, après forces embrassades, elle mit son châle et courut à l'église voisine où officiait son confesseur, le père

Salvini. C'était un homme au grand cœur, qui considérait avec une indulgence attristée les faiblesses de ses ouailles. Il avait déjà vu défiler dans son confessionnal beaucoup de mères éplorées et de jeunes pécheresses, et il comprenait parfaitement que la nécessité d'échapper à la misère contraigne parfois ses pénitentes à de gros raccourcis avec la morale. Du moment qu'elles aidaient leurs famille et pourvu qu'elles expriment tout de même un peu de honte, il était tout à fait enclin à leur accorder son absolution. Elles auraient tout le temps, pensait-il, de se racheter plus tard par une vie exemplaire quand leurs frères auraient passé leur brevet. Il parla longuement avec la mère de Silvia, qui sortit de l'entretien, un peu rassérénée, pour aller acheter à la pharmacie de Boedo, avec l'argent de Silvia, les médicaments – désormais bien inutiles au demeurant – prescrits deux mois auparavant par le docteur à son mari. Elle promit aussi au père Salvini de lui envoyer sa fille pour qu'il la confesse et la raisonne un peu. Ce dont celui-ci n'avait pas en fait vraiment l'intention, voulant simplement poser quelques garde-fous à la conduite de Silvia et ménager l'avenir pour le jour où, sa famille une fois tirée d'affaire, elle déciderait de rentrer dans le giron de la morale catholique.

Quelques semaines plus tard, la famille de Silvia déménagea pour s'installer, à quelques centaines de mètres de la Paloma, dans une petite maison de Pompeya, dont l'aménagement fort simple leur parut digne d'un conte des mille et une nuits : une vraie cuisine avec un lavabo pour se laver, deux chambres séparées pour les enfants et pour les parents, un minuscule salon-salle à manger et même un petit coin de jardin où le père put passer ses derniers jours assis sur un fauteuil aux pieds d'un grand arbre. La fille revenait régulièrement, une voire deux fois par semaine, pour apporter des cadeaux ou plus exactement l'ensemble des objets nécessaires à l'organisation d'une vie décente, donner de l'argent à sa mère pour lui permettre de régler le loyer et de faire ses courses, embrasser son père et se tenir au courant des études des garçons. Elle parlait aussi de longues heures avec sa mère, évoquant ensemble la vie de leur ancien quartier et de ses habitants. C'est ainsi que, dès sa troisième visite, la conversation se mit à porter sur Pablo.

- *Et Pablo, qu'est-ce qu'il devient ?* demanda Silvia, d'une voix légèrement tremblante.
- *Oh ! Il ne va pas très bien. Il a eu un accident il a y quinze jours.*
- *Qu'est-ce qu'il s'est passé ?*
- *Il était en train de construire un mur sur un chantier, à San Juan. Il est tombé et il s'est fait mal.*
- *C'est grave ?*
- *Ben, il s'est cassé la jambe. Il ne peut plus travailler.*

- *Mais, alors, de quoi il vit ?*

Les ouvriers du bâtiment étaient alors payés à la journée. Et, comme vous l'imaginez, ils ne bénéficiaient à l'époque d'aucune assurance sociale en cas d'accident ou de maladie.

- *Ses amis se sont cotisés et lui ont donné un peu d'argent pour le médecin. Mais tu sais ce que c'est, je ne sais pas comment il va arriver à payer son loyer.*

Silvia pensa immédiatement que les cinq pesos de son loyer mensuel, qui représentaient pour lui une somme énorme, n'étaient pour elle qu'en dépense infime. Elle l'aimait toujours beaucoup, elle se sentait coupable de l'avoir abandonné brutalement, et elle aurait tant voulu l'aider pour se faire pardonner.

- *Tu crois que je pourrais aller le voir ?*
- *Mais enfin, tu n'y penses pas ma fille, il te mettra dehors immédiatement. Jamais il n'acceptera un sou de toi. Et en plus, ça vous fera de la peine à tous les deux.*
- *Mais vous, vous l'avez bien accepté, mon argent.*
- *Nous, c'est pas pareil. On est ta famille. Ton père avait besoin du docteur. Tes frères doivent aller à l'école. Mais lui, c'était presque ton fiancé. Il se sentirait humilié d'accepter quelque chose de toi.*

Silvia était plus agacée qu'émue par les propos de sa mère. Quelle bande d'imbéciles, quand même, ces gens de la Paloma !! Pas un sou vaillant, des problèmes jusqu'au cou, incapables de se sortir de leur misère, et avec ça, stupidement fiers quand elle proposait de leur donner un coup de main. Elle n'était pas une lépreuse, quand même !! Son argent, elle ne le volait pas, elle le gagnait honnêtement en faisant passer des moments agréables à des messieurs riches !!! Ça ne valait vraiment pas la peine d'en faire tout un plat !!! S'ils étaient aussi bêtes, ben elle le garderait pour elle, cet argent, ils n'avaient qu'à les manger en salade, leurs principes !!!

Mais, de retour dans sa jolie bonbonnière, elle ne put chasser de son esprit cette image d'un Pablo souffrant, misérable, angoissé par l'approche du terme. Et, pendant que sa bonne lui servait un thé parfumé en attendant la visite d'un riche chirurgien de ses clients, elle résolut d'aller voir Pablo le lendemain. Au moins, elle aurait essayé de l'aider. Et s'il la chassait, tant pis pour lui au fond... Elle n'aurait rien à se reprocher s'il lui arrivait malheur. Elle aurait fait son devoir pour l'aider.



Pour Pablo, en effet, les choses n'allaient pas fort. Le docteur, l'avait prévenu : sa double fracture avait un mauvais aspect. Il mettrait au moins deux mois à pouvoir remarcher normalement, et conserverait peut-être des séquelles qui l'empêcheraient de reprendre son ancien travail. Le départ subit de Silvia, l'idée que cette femme qu'il avait tant aimée et désirée se vautrait maintenant sur commande dans lit de n'importe quel rupon, le torturait et l'humiliait. Il était empli de révolte contre ce monde injuste, qui n'offrait que la misère en partage aux honnêtes gens, tandis que leurs filles allaient donner du plaisir aux richards qui les exploitaient. Il aurait bien voulu les pendre, tous ces salopards, comme on venait de leur faire en Russie !! Et ensuite, on partagerait les richesses pour que tout le monde puisse enfin vivre dignement !

En attendant ce moment rêvé, Pablo passait des heures, assis sur le petit lit de sa chambrette, à jouer de la guitare et à chanter. Il avait fait de sacré progrès, au point que le cotorro ne désemplissait pas, le soir, de copains et de petites pebetas venant pour écouter des tangos. Il avait même commencé à composer lui-même des chansons, où il versait toutes ses rancoeurs, ses espoirs, ses souvenirs nostalgiques de la petite Silvia, sa rage de penser à ce qu'elle était devenue. Ses textes parlaient de jeunes hommes pauvres et abandonnés par la fille qu'ils aimaient, de petites ouvrières parties au centre-ville pour jouer les entraîneuses de cabarets avec des rupins, de vieilles mères malheureuses accordant leur pardon à leur fille perdue, de bagarres au couteau dans des quartiers dévorés par la misère, d'anciennes cocottes triomphantes tombées dans la maladie et dans la dèche... Bref, ils parlaient de lui, de Silvia, et de leur histoire d'amour salie par la dureté de la vie. C'étaient de très beaux poèmes, auxquels il ne manquait qu'une chose pour devenir de magnifiques chroniques sociales du Buenos-Aires des années 1920 : une vraie connaissance de l'atmosphère nocturne du centre-ville et de ses cabarets. Une lacune que la vie allait bientôt lui permettre de combler.

Un après-midi qu'il composait, seul, une nouvelle chanson sur une petite « pebeta » de quartier devenue une « papusa » entretenue, il entendit frapper à sa porte. C'était le personnage principal de ses poèmes qui venait lui rendre visite. Silvia rentra dans sa chambrette mal rangée avec la petite robe modeste qu'elle mettait toujours lors de ses visites dans le barrio, et qui lui donnait aux yeux de ses habitants des allures de reine. Pablo fut lui aussi impressionné par la prestance nouvelle, l'assurance qu'avait donnée à cette femme la fréquentation des hommes installés de la bonne société. Quant à Silvia, elle trouva à Pablo, malgré la douleur qui creusait ses traits, un air de noblesse virile qui lui remua le cœur. Bref, ils s'étaient quittés, amoureux, à la fin de leur adolescence. Et voici que, parvenus à l'âge adulte, ils retrouvaient, l'un pour l'autre des sentiments d'autant plus forts que la personnalité de chacun s'était affirmée, murie par la dureté de la vie.

- *Bonjour.*

- *Bonjour, Silvia.*

- *On m'a dit que tu avais eu un accident, alors que suis venue te voir pour prendre de tes nouvelles.*
- *Ben, tu vois, ça va pas si mal, je me remets un peu.*
- *Mais tu en as encore pour longtemps à rester dans ta chambre ?*
- *Deux, trois mois.*
- *Mais comment tu fais pour l'argent ?*
- *Je me débrouille.*

En fait, il ne se débrouillait pas du tout ; il lui restait en poche, en tout pour tout, 10 pesos, et il ne savait pas très bien comment il allait régler son prochain loyer.

- *Si tu as besoin d'aide, je suis là.*
- *Non, merci, ça ira, j'aurai pas besoin de ton argent, dit-il d'un ton allusif.*

Une nouvelle fois, Silvia sentit la colère monter en elle.

- *Ecoute, tu vas pas faire comme ma mère, à me donner des leçons de morale et à faire le fier pendant des semaines avant d'accepter mon aide. Je suis pas une femme malhonnête, je travaille pour gagner ma vie correctement, même si ça ne vous plaît pas. Je t'ai proposé de t'aider parce que je t'aime beaucoup, ça ne fera pas de toi un gigolo ou un cafishio. Ce fric, il est à ta disposition quand tu veux. Maintenant, je ne vais pas te supplier à genoux. Si je te dégoûte, je m'en vais pour te laisser respirer l'air pur. J'en ai assez, de cette bande de miséreux qui font les fiers et donnent des leçons de morale alors qu'ils n'ont même pas un pantalon correct à se mettre.*

Pablo fut un peu décontenancé par cette tirade. 10 fois, 20 fois, il avait imaginé cette scène, où il déverserait sur Silvia, repentante et honteuse, la bile de son légitime ressentiment. Et voilà qu'elle refusait de jouer le rôle qu'il lui avait assigné, assumant ses actes, tête haute :

- *Mais enfin, quand même, tu nous as tous abandonné pour te rouler dans le lit des rupins. Moi, je t'aimais beaucoup, tu sais !!! Ça m'est resté dans la gorge, ce que t'a fait !!*

- *T'aurais préféré que je continue à coudre des chemises 10 heures par jours pour un salaire de misère, peut-être ? Comme ça tu m'aurais gardé près de toi, bien disponible, bien obéissante, c'est ça ?*
- *Mais ne te mets pas en colère comme ça !! C'est quand même un peu honteux, ce que t'as fait !!*
- *Ah oui !! Honteux !!! Gagner de quoi nourrir toute sa famille en faisant plaisir aux gens, c'est honteux, peut-être ? Plus que de jouer de la guitare tout seul sur son lit ?*
- *Je fais ça parce que je suis malade. Sinon je serai au travail. Je suis pas un paresseux un un vicieux, moi, dit Pablo, blessé par l'allusion de Silvia.*
- *Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tiens, tu veux pas me jouer un peu de guitare ?*

Pablo, sans se l'avouer, n'attendait que cela. Toutes ces chansons, il les avait composées en pensant à Silvia, il les interprétait en rêvant qu'il s'adressait à elle. Alors, il commença son tour de chant privé, comme un substitut poétique à l'amère litanie de reproches qu'elle avait refusé d'entendre. C'était la chanson où il l'accusait d'avoir trahi son quartier d'origine en se transformant en cocotte de luxe imitant les manières des filles françaises ; c'était celle où il promettait à cette reine des nuits tangueras le futur amer d'une vieille femme déchuée ; c'était surtout celui, où, se mettant dans la peau de l'amant abandonné, il lui reprochait en des mots insultants une trahison dictée par la vénalité, tout en l'assurant à demi-mots de sa tendresse toujours vivante. Et, tout en égrenant ces chansons, il la regardait droit dans les yeux, comme pour lui dire : *« écoute bien ce que j'ai à te dire ; cette chanson, elle parle de toi ; les reproches qu'elles contiennent, c'est à toi qu'elles sont adressées. »*

Silvia écouta attentivement, sans baisser les yeux, le visage impassible. A la fin de la dernière chanson, elle battit des mains, et dit, d'un air à la fois enthousiaste et un peu détachée, comme si elle n'avait pas été personnellement concernée par ce qu'elle venait d'entendre :

- *C'est bien, ce que tu écris, c'est très bien. Je suis sûre que ça aurait beaucoup de succès au cabaret.*
- *Oh, tu sais, tout ça, je l'écris pour moi, pas pour avoir du succès, comme tu dis.*

C'était largement faux : comme tous les artistes, il lui arrivait, à lui aussi, de rêver aux succès triomphants qu'il rencontrerait un jour sur les scènes de la grande ville. Surtout que la musique qu'il composait, le tango, était alors en pleine phase d'ascension.

- *Ils sont en train de préparer la revue d'automne au Sultan. Si tu veux, je peux essayer de t'avoir un rendez-vous avec Juan pour que tu lui montres ce que tu as composé.*
- *Avec Juan ? Ce sale type qui t'a perverti, qui ne vient ici que pour recruter des hommes de main et transformer nos filles honnêtes en putains ? Et puis quoi, encore ? Baisser mon froc, peut-être ? Oui, c'est ça, baisser mon froc, comme t'as enlevé ta jupe !!!*

Silvia ne releva pas l'insulte. Elle était plus agacée par la bêtise obtuse de Pablo que blessée par ses gesticulations verbales.

- *Mais, écoute, je te propose pas de te vendre au marché aux esclaves, j'essaie de te trouver un endroit où tu pourras chanter tes chansons devant un vrai public, pas seulement devant les copains fauchés du quartier, d'accord ?*
- *Oui, mais ce Juan, il me dégoûte.*
- *Si tu veux tout savoir, moi aussi il me dégoûte avec sa prétention, sa vanité, ses petits airs autoritaires avec les employés du cabaret, et toutes les flatteries qu'il fait aux politiciens qu'il admire tant !!! Mais il m'a donné du travail, c'est grâce à lui que je suis sortie de la misère, alors je fais avec. Alors, si tu veux t'en sortir toi aussi, t'as qu'à te boucher le nez un bon coup et faire comme j'ai fait. C'est pas une honte de chercher du travail pour un artiste, non ? Et puis, si tu veux, on peut aussi passer directement par le chef d'orchestre, Francesco. C'est lui qui choisit les musiciens, en fait.*
- *Francesco Cannito, le grand musicien de tango ?*

Pablo était un grand admirateur de Cannito, dont il écoutait souvent les 78 tours sur les gramophones des cafés du quartier.

- *Oui, Cannito lui-même, en personne. Je te connais très bien, il m'aime beaucoup et je peux te le présenter si tu veux.*
- *Bon, d'accord, je veux bien.*
- *Je te tiens au courant. Allez, lui faut que je file, maintenant, dit Silvia, toute heureuse, en laissant, l'air de rien, une petite liasse de billets de dix pesos sur la table de bois bancale.*
- *Merci Silvia.*

Quelques semaines plus tard, Pablo, encore légèrement boitillant, faisait ses débuts au Sultan dans l'orchestre de Francisco Cannito. Il salua affectueusement Silvia, qui dansait sur la piste avec un vieux monsieur très distingué à la moustache encore conquérante. Bientôt, certaines de ces chansons furent inscrites au répertoire de l'orchestre. On lui demanda de temps à autres de les interpréter lui-même, ce qu'il fit avec un succès croissant, enregistrant même quelques microsillons au succès prometteur. Et ses revenus de plus en plus conséquents lui permirent d'abandonner sa chambrette de la Paloma pour un petit appartement dans le quartier du Congresso.

Du côté de Silvia, par contre, les choses commençaient à se gâter. Après la griserie des premiers temps, la découverte émerveillée de son pouvoir de séductrice, l'accession inespérée à une situation d'aisance financière, les inconvénients de sa situation lui apparaissent chaque jour un peu plus clairement. Quoiqu'elle n'en n'ait rien laissé paraître, le mépris exprimé envers elle par certains de ses anciens voisins l'avait cruellement affectée. Elle-même éprouvait parfois un sentiment de honte et de dégoût en accordant ses faveurs à des hommes qui, pour diverses raisons, lui déplaisaient profondément. Elle était aussi très consciente, malgré le statut d'icône des nuits portègues auquel elle avait rapidement accédé, du caractère fragile et éphémère de sa situation : sa beauté pouvait se faner, ses riches amants pouvaient se lasser, et une nouvelle venue plus jeune pouvait, du jour au lendemain, menacer sa prééminence. Quant aux nuits de fête dans les cabarets, qui dans les premiers temps avaient suscité dans son jeune cœur un grand sentiment d'excitation, elles lui paraissaient maintenant de plus en plus souvent sous l'aspect d'une longue et ennuyeuse corvée dont elle ressortait, au petit matin, épuisée, le maquillage défait, la bouche pâteuse et la tête bourdonnante d'une insupportable migraine.

Mais ce qui la mettait le plus au supplice, c'était sa relation avec Juan. Celui-ci avait en effet rapidement abandonné son rôle de mentor bienveillant pour se transformer en un patron autoritaire, exigeant et inquisiteur. C'étaient sans cesse des réflexions sur le nombre insuffisant de bouteilles de Champagne consommées, sur un vêtement mal choisi, sur un comportement désinvolte avec un client, sur un départ du cabaret à une heure trop précoce. Réflexions qui agaçaient d'autant plus Silvia qu'elles témoignaient d'une profonde méconnaissance des règles du jeu de la séduction, et, partant, d'un déni des talents que Silvia y déployait. Et qui l'inquiétaient aussi, lorsqu'elles étaient accompagnées d'allusions à peine voilées à la précarité de sa situation et au fait qu'elle pouvait être renvoyée à tout moment du cabaret si elle ne se pliait pas aux injonctions de son patron. Parfois, elle se cabrait et lui répondait vertement, mais, de plus en plus souvent, elle subissait ses remontrances sans rien dire, secrètement effrayée à la perspective d'être privée de son travail. Jusqu'à cette maudite nuit de novembre où la coupe d'amertume finit par déborder.

Comme je vous l'ai dit, Juan s'était mis dans la tête d'entreprendre une carrière politique au sein du parti conservateur. Dépourvu des qualités qui auraient pu en faire un politicien de

premier plan, il essayait d'exploiter pour pousser sa carrière la concupiscence des caciques qui fréquentaient son établissement en jetant dans leur bras ses plus belles coperas. Or, le vieux sénateur Roberto Celù, un des hommes les plus influents du parti, qui fréquentait avec assiduité le Sultan, avait jeté depuis quelques temps son dévolu sur Silvia et la poursuivait de sa convoitise. Mais celle-ci, qui menait alors de front plusieurs relations avec de riches amants, n'avait ni le temps ni l'envie de répondre aux avances de cet homme gras, chauve et cacochyme qui provoquait en elle un sentiment de répugnance. Elle l'avait donc rembarré à plusieurs reprises sans ménagements, ce qui, dans sa situation, constituait l'équivalent d'une faute professionnelle. Et, ce soir-là, elle venait justement de refuser une invitation à le rejoindre dans son cabinet particulier. Juan, furieux, la fit donc appeler dans son bureau des coulisses, et sans même prendre la peine de fermer la porte, l'assomma de ses aigres remontrances.

- *Tu as encore refuse l'invitation de Celù, ce soir ?*
- *Mais il me dégoûte, ce vieux débris, et puis j'attends Ponzio qui doit arriver à une heure du matin.*
- *Ce n'est pas une raison. Il n'est que onze heure du soir, et tu aurais eu tout le temps d'être gentille avec Celù avant que ton gros industriel n'arrive. Allez, redescends tout de suite et va lui dire que tu voudrais bien boire un verre avec lui. Tu sais que c'est important pour moi.*
- *Mais tu m'embêtes à la fin, je fais ce que je veux. Celù, j'ai pas envie qu'il ne touche avec ses grosses patounes grasses. Et puis, il sent mauvais de la bouche.*
- *Mais pour qui tu te prends, à la fin ? T'oublies pas d'où je t'ai sortie ? Tu te crois la reine de la nuit parce que mes clients aiment bien s'amuser avec toi, mais en fait, t'est qu'une petite ouvrière déguisée en madame !! Tu vas faire ce que je te dis, sinon, je te vire à coups de pieds au cul, et t'iras faire la pierreuse à Barracas.*
- *Tu me fais pas peur avec tes menaces, espèce de gros connard !!! Toujours à lécher les bottes des députés pour te faire ton trou !!! Mais ils se foutent de toi, les députés !!! Tu sais ce qu'il m'a dit, l'autre, jour, Lorenzi ? Que t'étais qu'un incapable juste bon à les fournir en jolies filles et en gros bras !! Jamais ils te donneront l'investiture de leur parti pour le Once !!! Jamais, t'entends, espèce de minable !!!*
- *Qu'est-ce que t'as dis ?*

Et Juan, furieux, se précipita sur elle, le bras levé, pour la gifler.

Ce fut justement à ce moment que Pablo passa devant la porte. La scène réveilla en lui toutes ses frustrations, toutes ses rancœurs, toute sa haine contre Juan. Il se précipita dans le bureau.

- *La touche pas, salaud, ou je t'envoie à l'hôpital.*
- *Toi, le chanteur de charme, va gratter ta guitare et mêle toi de tes affaires.*

La suite fut un pugilat confus entre les deux hommes, dont Juan sortit vaincu, l'arcade sourcilière ensanglantée.

- *Tirez-vous tout de suite de mon cabaret si vous voulez pas que j'envoie les videurs vous mettre dehors.*
- *T'inquiète, on s'en va, dit Pablo. Tu viens Silvia ?*

Il la raccompagna chez elle, hélant un des derniers fiacres encore en activité dans cette ville où le trafic automobile se faisait chaque jour un peu plus dense.

- *Je suis contente que t'ais remis cette ordure à sa place, dit Silvia. Mais qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?*
- *Ecoute, y'a un impresario français qui m'a proposé de venir faire un tour de chant à Paris. Tu veux venir avec moi ?*
- *Oui, je veux bien ? En fait, c'est toi que j'aime.*
- *Oui, moi aussi, je t'aime.*

Et ils échangèrent un long et prometteur baiser avant de se quitter devant la porte de Silvia.

- *Tu m'appelles demain à 3 heures, d'accord ? J'en saurai plus sur le contrat.*
- *D'accord, à trois heures, dit Silvia.*

Et Pablo, rentré chez lui, s'endormit, bercé par une promesse d'amour et de liberté. Il rêva de l'existence heureuse et digne qu'il pourrait mener avec cette femme si longtemps aimée et désirée.

Et, à trois heures, le téléphone sonna comme promis. C'était Sylvie.

- *Jean m'a demandé où en était ta note sur les réseaux numériques. Il commence à s'énerver.*

Merde !! Il avait laissé passé l'heure fatidique, et maintenant, il allait avoir son patron sur le dos !!!

- *Dis-lui qu'elle sera prête dans un quart-heure. Je finis les tableaux, là.*

Et Paul se mit frénétiquement à terminer la note, en espérant encore éviter une nouvelle engueulade.

Mais ce fut peine perdue, car, vingt minutes plus tard, son chef furieux déboula dans son bureau.

- *Alors, Paul ? ça fait un quart d'heure que j'attends ta note !!!*
- *Oui, oui, ne t'inquiète pas, elle est presque terminée.*
- *Bon, je compte sur toi. Sans faute, dans cinq minutes dans mon bureau. Après, je pars en réunion chez Duval.*
- *Oui, oui, ça sera prêt. Excuse-moi, j'ai eu du mal avec la mise en page.*

(A suivre)